Japon brut : la lune, le soleil, yamanami

Françoise Nicol

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/62487>

DOI : 10.4000/critiquedart.62487

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Françoise Nicol, « Japon brut : la lune, le soleil, yamanami », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 04 juin 2021, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/62487> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.62487>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

EN

Japon brut : la lune, le soleil, yamanami

Françoise Nicol

- 1 L'élégant catalogue au format carré de Christian Berst, galeriste, spécialiste de l'Art brut, révèle les créations variées et très maîtrisées de neuf artistes japonais, dont les argiles d'Hideaki Yoshikawa et de Kazumi Kamae, les entrelacs colorés et les tampons de Momoko Nakagawa, les lignes d'écriture de Yukio Miyashita, les créatures de Masaki Mori, sœurs de celles d'Henri Michaux, et celles de Yuichiro Ukai, comme sorties d'un tableau de Jérôme Bosch pour danser dans une estampe *ukiyo-e*. À ces six séries, s'ajoutent les broderies de Yumiko Kawai, les dessins de Satoshi Morita et ceux d'Hiroya Oji (reproductions sur le site de la galerie, <https://www.christianberstcom>). L'exposition est parente de celle de Nantes, *Komorebi Art brut japonais* (2017). En témoigne, dans les deux titres, la même présence métaphorique de la lumière, *Yamanami* désignant « le soleil tapi derrière la chaîne des montagnes »¹. Le parti pris aurait pu être de privilégier l'appartenance commune de ces créateurs à la catégorie des patients atteints de troubles psychiatriques ou de déficience mentale. Mais le catalogue met d'abord en valeur la biographie des artistes et leurs œuvres, tout en insistant sur leur appartenance à une institution défendant depuis 1986 un ambitieux projet de société, l'atelier Yamanami². Et c'est tant mieux. Car, sans même insister sur le choc esthétique que procurent ces œuvres, il faut échapper à une série d'impasses dans laquelle s'enferme trop souvent la critique : n'élaborer l'historique de ce type de productions qu'à partir de Jean Dubuffet³, réduire la problématique de l'Art brut à l'absence de « conditionnement culturel » (le point de vue de Dubuffet étant autrement plus complexe), étudier des parcours individuels sans les relier à l'action sociale collective des institutions qui les portent, considérer, enfin, que les travaux de ces artistes sont à classer au chapitre médical de l'art-thérapie⁴ alors qu'ils le débordent, à l'évidence. La mise au point historique et esthétique de Raphaël Koenig, auteur des textes du catalogue, est salutaire. Et la large définition de l'Art brut, en exergue du catalogue, permet d'inscrire ces œuvres à la fois dans le champ artistique postmoderne de la mythologie individuelle, héritière d'Harald Szeemann, et celui de la métaphysique de l'art.

NOTES

1. *Komorebi, art brut japonais* (Mizue Kobayashi et Patrick Gyger, commissaires d'exposition), Lieu unique, Nantes, 22 octobre 2017-14 janvier 2018. « *Komorebi*. Ce mot désigne les rayons du soleil qui pleuvent sur le sol, à travers les feuillages » (Mizue Kobayashi, introduction à l'exposition, livret destiné aux visiteurs). Mais le catalogue de Christian Berst précise aussi qu'une partie des œuvres a été présentée, début 2019, à l'université de Harvard, aux États-Unis.

2. Cet atelier se trouve à Konan, dans la préfecture de Shiga, comme la célèbre école Omi (*Omigakuen*), fondée par Kazuo Itoga (1914-1968), d'où venaient les œuvres de l'exposition nantaise. « Let these Children be the Light of the World » est le dernier message d'Itoga. La

métaphore de la lumière présente dans les titres des expositions de Nantes et de Paris a sans doute partie liée avec cette exhortation.

3. Rappelons qu'au Japon la fondation d'*Omigakuen* (voir note 2) date de 1946 et qu'en France, c'est Paul Eluard, caché pendant la guerre à l'hôpital psychiatrique de Saint-Alban, animé par les grands psychiatres François Tosquelles et Lucien Bonnafé, qui fait découvrir, à la Libération, les œuvres des aliénés à Jean Dubuffet.

4. La réticence de Marc Décimo dans l'article « Komorebi Art brut japonais » relève de cette position (Décimo, Marc. « *Komorebi Art brut japonais* », *Critique d'art* [En ligne], 2017. Mis en ligne le 25 mai 2019, consulté le 04 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/29182>.